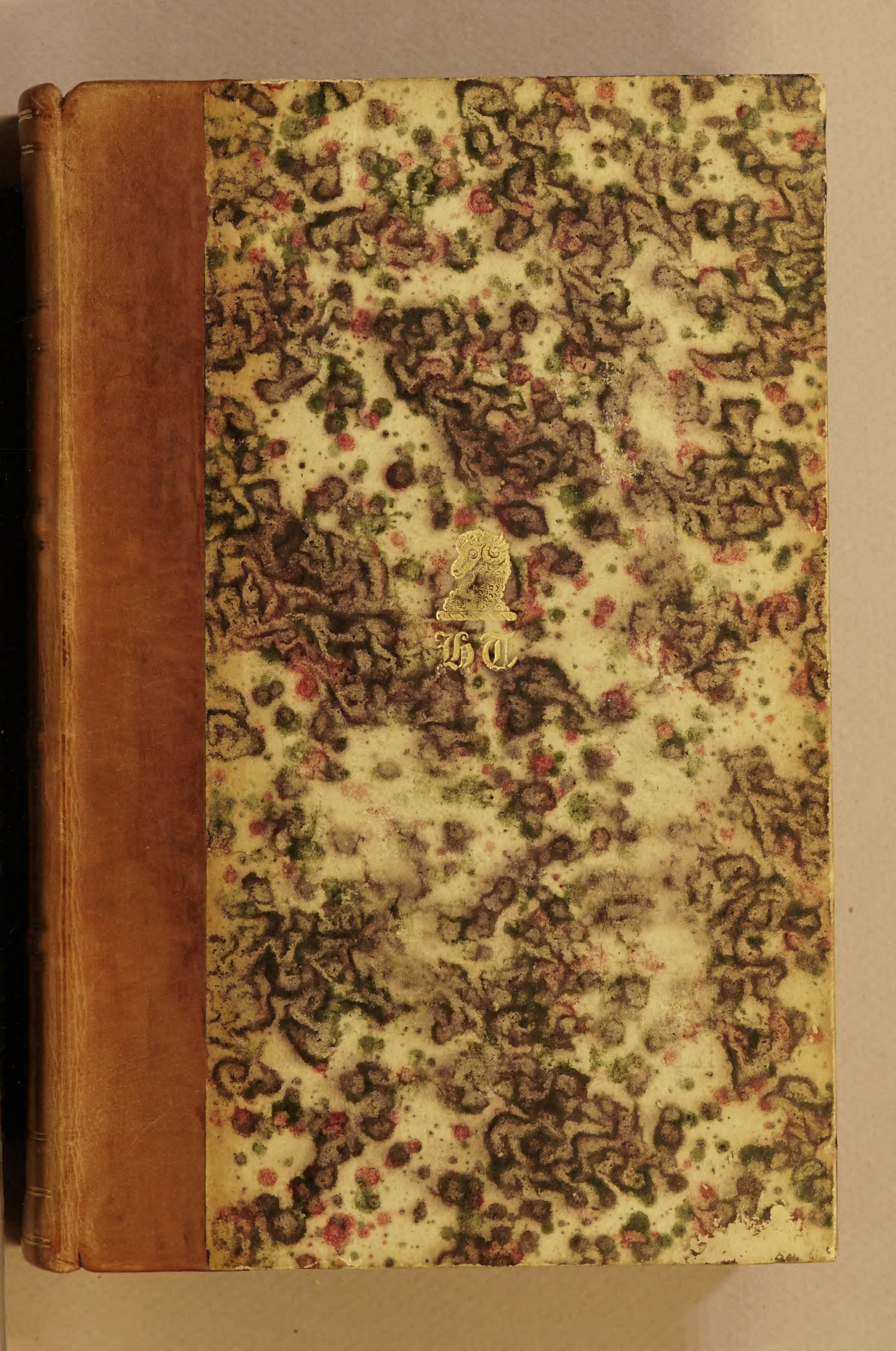

HT


3
GAUDEO.
John Carter Brown.



No. 1. De l'Etat actuel de la Traite
des Noirs . . . . Londres 1821.
2. Clarkson: Le cri des Africains — " — 1821
3. Keating: Considerations upon the
Art of Mining . . . Philadelphia 1821
* 4. Notice sur l'etat actuel de la
Mission de la Louisiane - Paris - 1820
* 5. Origine et Progres de la
Mission de Kentucky. — " — 1821
* 6. Jounés: Monographie du
Gecko Mabouia des Antilles — " 1821
7 Morenas: Petition contre le traite
des Noirs . . . . — " — 1820
8. Giudicelly: Observations sur
le traite des Noirs . . . — " — 1820
* 9. Jounés: Monographie de la
fièvre jaune des Antilles — " — 1821

9.

MONOGRAPHIE

HISTORIQUE ET MÉDICALE

DE LA FIÈVRE JAUNE DES ANTILLES,

ET

RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES

Sur les lois du développement et de la propagation de cette maladie pestilentielle;

PAR AL. MOREAU DE JONNÈS,

Chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur, chef d'escadron au corps royal d'État-major, correspondant de l'Académie royale des Sciences de l'Institut de France, des Sociétés philomatique, médicale d'émulation, de la Faculté de Médecine de Paris, etc.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,

rue du Cloître Saint-Benoît, n° 4.

1821.

9

MONOGRAPHIE

HISTORIQUE ET MÉDICALE

DE LA FIÈVRE JAUNE DES ANTILLES.

(Extrait de la Revue Médicale.)

Peu de maladies ont été étudiées avec plus de soin, et sont mieux connues que la fièvre jaune. Je n'énonce pas un paradoxe. Ses causes, ses signes, sa marche, ses symptômes caractéristiques, ses phénomènes irréguliers, son mode d'invasion, son accroissement, son déclin et ses terminaisons, tout est décrit avec une précision peu ordinaire en médecine. Des autopsies nombreuses exécutées avec autant de courage que de bonne foi, ont donné une connaissance des ravages qu'elle exerce sur l'économie vivante, et fait apprécier les lésions particulières des tissus. Avec de pareilles notions, qui ne croirait à l'accomplissement d'un des adages les plus populaires en médecine ? Mais, hélas ! nous connaissons tout dans la fièvre jaune, excepté les moyens de la guérir. O vanité!

Savez-vous, néanmoins, sur quoi les hommes disputênt le plus ; pourquoi des sectes ennemies se sont élevées ; pourquoi la discorde secoue ses brandons parmi les ministres de la santé, tandis

que l'ennemi, arrivé jusqu'à nos portes, menace d'envahir nos cités et de détruire nos belles populations? Écoutez! La beauté de *Junon* méprisée, ou celle d'*Hélène* trop appréciée, ne produisirent jamais rien de semblable..... La masse des savans est divisée en deux phalanges; des *Thersites* se mêlent à l'élite des combattans. Nulle part on ne voit cet *Achille* dont la lance guérissait les plaies qu'elle faisait. On ne guérit pas, on n'en connaît point les moyens, et cependant on dispute! Sur quoi donc? sur ce principe: la fièvre jaune peut-elle se communiquer par contagion ou par infection? Les armées sont en présence; sur l'une des bannières on lit *Contagion;* sur l'autre *infection*. Les Grecs disent: elle se transmet par contagion. Aussitôt les Troyens font une sortie. Hector répond: et moi, je vous dis qu'elle se communique par infection; et les dieux de se partager! Hier, les Grecs étaient repoussés sur leurs vaisseaux qu'Hector a embrasés. Aujourd'hui, les Troyens, fatigués de leur propre bravoure, cèdent un peu de terrain. Laissez-les faire, ils sont pleins de valeur; leur danger les alarme et les anime; ils craignent que l'ennemi n'introduise la famine dans la place. Eh! bien, savez-vous quel sera le résultat de leur obstination? L'infection pénétrera dans l'armée des Grecs, et bientôt de nombreux bûchers ne suffiront pas pour brûler les morts.

.... Αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίοντο θαμειαί.

Un nouveau guerrier se présente. Est-ce un *Diomède?* est-ce *Ajax?* est-ce *Achille* lui-même? Vous en jugerez. Il combat pour les vaisseaux et les peuples que vous menacez; il combat pour les nations que vos systèmes ne sauraient garantir; il combat pour cette patrie, au milieu de laquelle des hypothèses dangereuses laisseraient pénétrer la désolation et la mort. Il se place entre les héros et dit: Argiens, cessez des luttes inégales! Je vais frapper vos rivaux des preuves les plus invincibles de la contagion, et leurs phalanges étonnées retourneront vers les sources du Scamandre pour puiser une nouvelle vigueur dans la fraîcheur de leurs eaux. Et le mot magique fait, pour la première fois, frissonner des athlètes qui ne connurent jamais la peur! Et ces vieux guerriers reculent étonnés!

Les partisans de la contagion languissaient: cependant les luttes de M. Audouart étaient aussi opiniâtres que fières; dans ses fortes mains la massue d'Hercule ne paraissait pas trop lourde; mais peut-être allait-il succomber. Que vouliez-vous qu'il fît contre tous? Aussitôt trois nouveaux athlètes, MM. Pariset, Moreau de Jonnès et Mazet s'élancent dans l'arène. Que ce renfort arrive à temps pour rétablir un peu l'équilibre! Pendant qu'ils sont aux prises, je vais parler du second. Un jour le premier aura son tour. Je commence

donc ma froide analyse sur l'intéressante production de M. Moreau de Jonnès.

Considéré sous le rapport logique et dans tout ce qui concerne la contagion de la fièvre jaune, il n'est point d'ouvrage qui paraisse plus à propos et qui doive produire plus d'effet. Les raisonnemens de l'auteur enveloppent de toute part ses antagonistes; il les accable de preuves multipliées, de faits sans nombre, de recherches immenses, d'une érudition savante. Il bat en brèche le faible échafaudage derrière lequel se plaçaient ses adversaires; et devant lui s'écroulent le système de dénégations, et les explications hypothétiques qu'on a si long-temps substituées aux observations les plus authentiques, comme à l'expérience décisive de plus de trois siècles.

M. M... savait que la maladie dont il est question n'est point une de celles qui habituellement bornent leur influence délétère à quelques individus; sur la masse des populations les plus considérables, elle exerce son formidable empire; elle dévore les armées, désempare les escadres, dépeuple les cités. Tant de calamités frappant son imagination ardente et sensible, lui inspirèrent de bonne heure l'idée philanthropique d'être un jour l'historien du fléau pestilentiel, tribut empoisonné du Nouveau-Monde. C'est là ce que j'ai à dire pour justifier une entreprise louable qui de-

vrait n'avoir pas besoin de justification. Que celui qui voudrait blâmer un homme étranger à l'art médical d'oser porter un regard curieux et scrutateur dans le sanctuaire d'Hippocrate, transmette à la postérité un monument semblable à celui de Thucydide sur la peste d'Athènes, et je passe condamnation sur les traits déchirans dont il pourrait accabler notre Thucydide moderne.

M. de Jonnès a suivi la fièvre jaune dans ses développemens aux Antilles; il l'a suivie étendant ses progrès vers les latitudes boréales des deux hémisphères, se fixant sur l'immense littoral des États-Unis, se montrant à Livourne et aux Canaries, envahissant l'Espagne et menaçant la France. Il a vu ce fléau destructeur devenir chaque jour plus redoutable et plus dangereux par les secours inconsidérés que lui prête l'erreur. Alors, prenant la plume avec cette main qui mania tant de fois l'épée, il a pensé que combattre ce nouvel ennemi et ses janissaires, c'était encore servir et défendre sa patrie. L'observation attentive de la fièvre jaune dans neuf irruptions différentes, des connaissances profondes dans les sciences physiques, connaissances qui ont ouvert à M. M.... les premières académies de l'Europe, lui ont permis de mesurer la carrière épineuse qui s'ouvrait devant lui. Ainsi, plus que personne, il a pu faire un ouvrage éminemment historique, qui atteindra le but qu'il se

propose, puisqu'en éveillant l'attention publique, il contribuera à repousser loin de nous la plus affreuse des calamités dont l'histoire garde le souvenir.

En adoptant les formes que les maîtres de la science suivent maintenant pour composer les ouvrages sur l'histoire naturelle, M. M... a indiqué qu'il avait bien moins l'intention de donner un traité dogmatique sur la fièvre jaune, qu'un ouvrage de physique médicale sur cette maladie. Cette manière de considérer son sujet a le double avantage d'être approprié au talent de l'auteur, et d'offrir un modèle entièrement neuf et digne d'imitation.

Quoi qu'il en soit, M. M... présente d'abord la synonymie de la nouvelle peste; il trace analytiquement la division de son ouvrage, et il entre en matière sans autre introduction, convaincu que le mérite d'un livre ne peut dépendre ni de sa préface ni de son épître dédicatoire; et que, dans les sciences, la meilleure recommandation d'un ouvrage c'est son utilité, comme aussi la franchise et la loyauté avec lesquelles on le publie.

La première partie a pour titre : *Recherches historiques sur les irruptions de la fièvre jaune* pendant les XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; la seconde : *Tableau historique et médical des irruptions de la fièvre jaune des Antilles* au commencement du XIXe siècle; et la troisième : *Recher-*

ches physiologiques sur les lois du développement et de la propagation de la fièvre jaune.

Dans la première partie, l'auteur s'est proposé pour but la découverte de l'origine du mal; et il faut convenir que personne avant lui n'avait plus savamment traité ce sujet. Il a compulsé les auteurs de l'antiquité, et il a reconnu, par la discussion du texte de leurs écrits, que ni le causus d'Hippocrate ni la peste d'Athènes, n'étaient la fièvre jaune. Descendant progressivement vers les temps modernes, il n'a trouvé dans les Annales aucune trace de ce fléau, si ce n'est postérieurement aux navigations de Christophe Colomb. Observant toujours cette marche judicieuse, et tenant le fil de l'analyse pour lui servir de guide, il a établi par d'immenses recherches que cette maladie a suivi dans ses progrès les communications des Antilles avec les diverses contrées du globe. Conduit ainsi au fait important de l'endémicité de la fièvre jaune dans l'archipel d'Amérique, il a découvert, dans le texte original des premiers historiens du Nouveau-Monde, quelques preuves qui sembleraient démontrer que ce fut pendant le second voyage de Colomb que les Espagnols furent atteints pour la première fois du fléau contagieux.

Comme à cette époque les Antilles, habitées par des races indigènes, n'avaient de relations qu'entre elles et avec différentes parties des Indes

occidentales, et que jamais, avant la découverte de l'Amérique, la fièvre jaune ne s'était montrée dans notre hémisphère, il faut reconnaître que cette maladie est vraiment américaine, et que par-tout où elle s'est montrée postérieurement, elle a été importée par les communications maritimes.

En effet, les autorités historiques interrogées par M. M... sembleraient nous apprendre que cette contagion, qualifiée d'abord du nom de *peste*, mais que ses symptômes pathognomoniques caractérisent de la manière la plus certaine, suivit d'abord les Espagnols dans leurs premiers établissemens; qu'elle contribua à la destruction des insulaires de Saint-Domingue; qu'elle était connue dans les îles Caraïbes avant l'arrivée des Français et des Anglais vers 1630; que les sauvages de la Guadeloupe et de la Martinique avaient dans leur langage un nom pour la désigner, et qu'ils l'attribuaient, comme quelques médecins de nos jours, au mauvais air. Cette doctrine caraïbe, dont récemment on a prétendu faire une découverte médicale, est réfutée complètement par le fait notoire que la fièvre jaune pénètre seule dans un certain nombre de contrées, tandis que les causes de l'alteration de l'air, qu'on suppose si gratuitement engendrer cette maladie, appartiennent à presque toutes les contrées du globe.

Les recherches historiques et géographiques

qui constatent ce fait ne se bornent point à jeter des lumières sur l'origine de la maladie et sur ses progrès : il est évident qu'elles en déterminent la nature et son mode de propagation.

Or, voici les résultats généraux de ces recherches. La fièvre jaune n'appartient point primitivement à tous les pays; on ne la retrouve pas dans toutes les situations semblables ou identiques; les causes auxquelles on l'attribue faussement n'ont point eu, en Asie ou en Europe, d'effets analogues; elle se propage toujours et exclusivement dans la ligne des communications commerciales avec les pays qui en sont infectés ; elle est étrangère aux lieux qui n'ont point ces communications ; on suit ses traces des Antilles aux États-Unis ; des Antilles et des États-Unis en Espagne ; de l'Espagne aux Baléares, aux Canaries ; de Gibraltar à Livourne ; on retrouve en mer tous ses moyens de propagation ; on suit sur terre ses germes d'une ville à l'autre, du bourg dans le hameau ; on voit, on cite, on connaît les individus qui en ont porté les semences, ceux qui les ont transmises ; on sait leur point de départ, les lieux où ils sont arrivés, les communications qu'ils ont eues pendant leurs maladies avec ceux qui ont été frappés aussitôt après eux des fermens de la contagion ; on signale souvent les maisons où le mal a commencé, et les causes de communication avec les maisons voisines.

Donc, cette maladie ne saurait être rangée au nombre des lésions ordinaires à l'économie, et dépendantes de variations atmosphériques ou de causes locales; donc, elle appartient à cette classe dont les espèces formidables se perpétuent par elles-mêmes, et se répandent dans des directions diverses, au moyen des relations que le commerce et la guerre nécessitent.

L'auteur, pour fortifier ses opinions, croit utile de rappeler ici certaines époques de l'histoire médicale. Ainsi, il attribue aux Croisés l'introduction en Europe de la lèpre et de la variole; aux relations commerciales du littoral de la Méditerranée la peste du Levant; et enfin la syphilis aux compagnons de Christophe Colomb.

M. de Jonnès suit les progrès de la fièvre jaune aux Antilles; il nous la montre passant de la Guadeloupe à Saint-Christophe, de la Martinique à la Barbade, à Saint-Domingue et à Sainte-Lucie. Semblable aux capitaines qui étudient les batailles sur le terrain, il a visité tour-à-tour les lieux où la contagion s'est montrée; il a consulté les témoins oculaires; il a lu les documens sur le théâtre même des calamités, et il a fixé, par les moyens que fournissaient l'expérience et l'observation, le degré d'action qu'exerce la puissance du climat sur les hommes qui l'habitent.

L'auteur conduit ainsi jusqu'à nos jours l'histoire de la fièvre jaune, en comprenant, dans un

court espace, les faits nombreux qu'elle fournit et dont un grand nombre étaient ignorés. Familier avec les langues étrangères, il puise dans les meilleures sources, et il ne tire pas moins d'avantages de l'étude des auteurs nationaux et étrangers, que de celle des localités auxquelles les événemens se rattachent.

M. de Jonnès n'est point semblable à ces froids auteurs qui épuisent leurs forces dans un premier chapitre : sa logique est encore plus puissante dans la deuxième partie que dans la première. Il y trace de main de maître le tableau des irruptions dont il a été le témoin, et principalement de celle de 1802 à la Martinique. Son mâle pinceau groupant les masses principales omet les détails déjà connus dans des milliers d'ouvrages ; il apprécie avec exactitude les phénomènes de la maladie.

Mais ce qui rend remarquable cette partie de l'ouvrage, c'est un soin attentif à indiquer quelle influence ont eue ; sur la maladie, les agens physiques subordonnés au climat et aux localités ; c'est la détermination du degré de cette influence et l'indication positive et expérimentale de ces agens; c'est le recit animé des exemples funestes que chaque invasion mettait sous les yeux de l'auteur, exemples qu'il rapporte avec soin toutes les fois qu'ils peuvent ajouter à l'éclaircissement du sujet.

Il semble que la fièvre jaune de la Martinique n'attaquait d'abord les Européens qu'après un séjour prolongé; mais bientôt son influence terrible s'étant agrandie, la contagion pénétrait les corps vivans avec une rapidité si étonnante, qu'elle semblait épier les voyageurs sur le rivage : c'est ainsi qu'au plus fort de l'épidémie, la fille d'un voyageur célèbre qui, l'un des premiers parmi nos contemporains, a parcouru l'Afrique méridionale, arriva dans la nuit à Saint-Pierre : le matin suivant la maladie s'était déclarée. Il faut le dire, des causes morales puissantes la disposaient à cette redoutable et fatale tragédie. Séparée par mille obstacles de son époux, elle venait de traverser l'Atlantique pour le rejoindre, et elle le trouve expirant : deux heures après, quand on parvint à l'éloigner de ce cadavre qu'environnait une atmosphère empoisonnée, elle était déjà avec des symptômes de vomissement noir.

La nature des fonctions de M. de Jonnès lui imposait le devoir de recueillir officiellement les documens propres à faire connaître la mortalité causée par la fièvre jaune : or, les données qu'il présente sur ce sujet égalent en authenticité les meilleures de celles qu'on a publiées jusqu'à présent : celles qui suivent doivent donc être d'un grand prix. Il a constaté que dans les grandes irruptions de la fièvre jaune le nombre des décès dans les hôpitaux est d'un homme sur $3 \frac{1}{7}$,

tandis que lorsqu'elle a cessé, il n'est que d'un sur 8, c'est-à-dire moins considérable que dans les hôpitaux de Paris. D'où il suit qu'il faut attribuer surtout à cette cruelle peste la consommation d'hommes qui a lieu dans les Indes occidentales, et dont on accuse faussement le climat.

Après le tableau des ravages exercés par le fléau contagieux, l'auteur aborde quelques aperçus sur les moyens que l'art a jusqu'à présent employés pour le combattre.

Je vais le laisser parler :

« Dans toutes les irruptions dont j'ai été témoin, le nombre et la diversité des moyens curatifs auxquels on avait recours ne manifestaient que trop leur inutilité..... Il paraîtra moins étonnant qu'il n'y ait presque jamais d'autres chances de salut que celles qui sortent de l'urne du destin, quand on saura que les moyens de combattre la fièvre jaune sont toujours et constamment les mêmes, et que depuis trois siècles l'inutile traitement de cette maladie consiste alternativement dans l'usage des purgatifs et de la saignée, des vomitifs et des vésicatoires, des bains et du quinquina. On ne cesse point de tourner dans ce cercle étroit ; on préconise tour-à-tour chacun de ces remèdes ; on en est désabusé par l'expérience, et on y revient après une intermittence plus ou moins longue de la maladie, qui, dans un espace de quelques

années, fait oublier leur défaut de succès et même leur souvenir. »

La troisième partie de l'ouvrage s'élève sur les bases fondées dans les deux premières, et l'on y trouve établi par le témoignage des faits historiques, et par les résultats de l'expérience et de l'observation, quelles sont les causes et la nature de la fièvre jaune, les conditions nécessaires de sa puissance de transmission, et les chances de son introduction dans les différentes contrées de l'Europe, autres que la Péninsule espagnole.

L'auteur examine d'abord quel est le fondement des assertions qui attribuent cette maladie à l'élévation de la température, à l'extrême humidité de l'atmosphère, à l'influence des phénomènes électriques, ou enfin à celle du sol, de l'air, des eaux.

Suivant sa méthode, c'est par des faits multipliés et authentiques qu'il combat ces fausses idées, et il prouve :

« Que la fièvre jaune, quoique soumise, dans l'intensité de ses symptômes et l'activité de sa propagation, à l'action des agens qui constituent le climat, n'en est certainement point l'effet. Elle existe et se propage indépendamment de l'influence de chacun d'eux et même de leur concours, tandis qu'au contraire, le plus haut degré de leur puissance ne peut la produire. »

Nous ne pouvons suivre M. de Jonnès dans le

développement des preuves qu'il fournit à l'appui de ses opinions; mais la croyance que la fièvre jaune est produite spontanément par-tout où elle paraît par un centre d'infection locale et seulement par cette voie, ayant été propagée et soutenue dans quelques brochures, nous pensons que le lecteur sera bien aise de connaître par quels argumens cette doctrine est ici combattue.

« Une opinion spécieuse est celle qui fait sortir la fièvre jaune des marécages du littoral des Antilles. Mais s'il en était réellement ainsi, les irruptions de cette maladie auraient lieu quand ces marécages, découverts par la sécheresse, sont exposés à l'action de l'atmosphère, et non, comme il arrive toujours, lorsqu'ils sont inondés par les pluies et transformés en lagunes. Quoiqu'aucune expérience eudiométrique n'ait déterminé la nature des gaz qui s'exhalent des marais des Indes occidentales, on peut juger par leurs effets qu'ils ne diffèrent point de ceux que produisent ailleurs les mêmes causes. Il est certain que les fièvres intermittentes qui en résultent ont le même type à Rochefort et à la Pointe-à-Pitre, à Walcheren et à Sinamari. Puisqu'il n'y a aucune différence spécifique de symptômes entre la maladie que produit la *cattiva aria* des marais du Tibre, la fièvre des Jongles des bords du Gange et celle des palétuviers américains, on est conduit à croire à l'identité des causes par l'identité des

effets ; et rien ne peut faire douter que les gaz nuisibles qui s'échappent des marécages ne soient pas de la même nature dans les deux hémisphères. Comment donc pourraient-ils faire naître exclusivement en Amérique la fièvre jaune ? Comment ne s'exhalerait-elle pas avec ceux des marais Pontins, où ils acquièrent une influence si grande et si pernicieuse ? Comment ne se développerait-elle pas en Egypte pendant l'inondation du Delta ? Enfin, si l'on exige une parité exacte de latitude, de climat, de sol, de végétation et de tous les agens physiques des Indes occidentales, comment les navigateurs qui parcourent depuis un siècle les îles tropicales du grand Océan n'ont-ils pas été atteints de la fièvre jaune quand ils ont séjourné près des marécages d'Otaïti, et de tous ces archipels où ils ont retrouvé dans un autre hémisphère l'image fidèle des Antilles ?

» Les effets étant toujours proportionnés aux causes, les lieux des Indes occidentales, environnés comme l'île de Cayenne par d'immenses marais, seraient à peine habitables, tandis que la Barbade et un assez grand nombre d'autres îles de l'Archipel américain, qui n'ont point d'eaux stagnantes, éprouveraient d'autant moins les ravages de la fièvre jaune dans une même île, mais à une distance assez considérable pour empêcher l'extension d'une influence locale. On serait exposé à cette maladie dans les villes situées près du voi-

sinage des palétuviers, comme le fort Royal et la Pointe-à-Pitre; mais on en serait exempt à Saint-Pierre, qui n'est point exposé à l'influence de ces marais. Or, les faits sont tout-à-fait contraires à ces résultats, qui auraient lieu nécessairement si la fièvre jaune avait pour origine les gaz méphitiques exhalés des marécages. Cayenne, qui est au milieu des plus vastes marais du monde, éprouve beaucoup moins souvent ce fléau que la Barbade, dont le territoire est saturé de sécheresse. A la Jamaïque, la langue de terre sur laquelle est situé Port-Royal n'est autre chose que la crête d'un banc de corail baigné par la mer; un sable stérile couvre toute sa surface, et il n'y a ni eaux stagnantes ni palétuviers dans son voisinage. Cependant la fièvre jaune s'y déclare quelquefois; et au mois de mars 1819, à la suite de plusieurs mouvemens de troupes, la fièvre jaune, qui depuis quelques années n'y avait point paru, attaqua les soldats de la nouvelle garnison; et, malgré l'absence de toutes ces causes auxquelles on l'attribue communément, elle se développa avec les symptômes de la plus haute malignité. »

Une série d'autres faits non moins concluans est présentée par M. de Jonnès, contre l'opinion qui attribue à diverses espèces de localités le pouvoir de faire naître la fièvre jaune; et après avoir détruit par ce moyen irrésistible les erreurs qu'il

avait à combattre, il s'en sert de nouveau pour établir, à la place de ce misérable échafaudage d'absurdités, cette grande vérité : « que toute irruption de la fièvre jaune doit son origine et ses progrès à la communication avec les personnes ou les choses qui en étaient infectées. »

En prouvant par des faits positifs et par une logique puissante, qu'aucune des causes auxquelles cette maladie est communément attribuée n'a le pouvoir de la produire, M. de Jonnès avait réussi complètement, par la voie d'exclusion, à démontrer que la fièvre jaune, par-tout où elle apparaît, résulte de la seule importation et de sa transmission par contagion.

Mais en opposant ces preuves négatives, l'auteur ne s'en sert que ponr nettoyer la question des erreurs qui l'infectent. Il prépare ainsi le terrain où il veut déployer toute la force de son raisonnement; et pénétré de cette conviction qu'inspire l'amour de la vérité et le désir de préserver sa patrie d'un fléau redoutable, il se présente avec tous les argumens que lui fournissent les faits les plus positifs, les exemples les plus nombreux. Il accumule ici les preuves directes du caractère contagieux de la fievre jaune; il cite des faits authentiques de son introduction par les communications maritimes; et il s'étaie toujours du témoignage des voyageurs, des naturalistes et des médecins qui peuvent faire autorité dans les an-

nales du Nouveau-Monde. Enfin, il énumère quarante-deux importations mémorables de cette maladie dans l'espace de moins d'un siècle.

Conduit par les évènemens et les histoires fidèles des époques les plus funestes à reconnaître que la fièvre jaune est essentiellement contagieuse, et qu'elle constitue une maladie *sui generis*, l'auteur entreprend la tâche importante et difficile de chercher quelles sont les conditions de son développement et de sa propagation. Cette partie, que j'avais traitée autrefois avec assez d'étendue, n'est pas la moins piquante, la moins utile de l'ouvrage de M. de Jonnès; la manière dont il l'envisage est presqu'entièrement neuve, malgré mes prétentions et ma priorité de date. Elle devra fixer surtout l'attention des médecins qui voudront connaître et apprécier les effets de la fièvre jaune dans ses foyers pestilentiels; et les hommes d'état y trouveront les bases de toutes les mesures qui doivent concilier l'intérêt du commerce avec celui de la santé publique.

Dans ses recherches, l'auteur a fait connaître ses expériences eudiométriques et physiologiques. Il s'est prévalu des avantages que lui donnaient ses connaissances dans les sciences physiques, une longue étude des divers climats du globe, et l'habitude d'observer, qui ne s'acquiert qu'en parcourant un grand nombre de contrées.

La limitation de la fièvre jaune dans la basse

région de l'atmosphère et sur le littoral des mers et des fleuves, est expliquée d'une manière satisfaisante par les lois générales de la physique. Il en est de même de la question sur l'aptitude et l'inaptitude qu'ont certaines classes d'individus à être infectés par la fièvre jaune, ou à la braver sans péril. La théorie de M. de Jonnès tenant aux problèmes physiologiques les plus difficiles, il est à regretter qu'il ne lui ait pas donné plus de développement, et qu'elle ne soit entrée dans le cadre de son travail que comme l'une de ses portions secondaires.

La détermination des conditions auxquelles la fièvre jaune est soumise dans son développement et sa propagation, fournit à l'auteur les moyens d'examiner les chances de l'introduction de cette maladie dans les contrées de l'Europe autre que la Péninsule. Il prouve par des faits que la possibilité de cette introduction n'est point spéculative.

Pour apprécier les chances du danger, il soumet à une lumineuse investigation les circonstances qui peuvent la faire naître. Il trouve, par les données que lui fournissent des documens officiels, qu'il est à présumer que la probabilité de l'importation de la fièvre jaune dans nos ports, par des bâtimens des Indes occidentales, est, comparativement à leur nombre, dans la proportion d'un à onze ; et que, pour les individus, elle ne paraît pas excéder celle d'un sur cent cinquante.

Dans les résultats dont l'énumération termine ce travail, M. de Jonnès a concentré dans quarante pages tout ce qu'il importe le plus de savoir sur le fléau dont l'Europe est menacée.

Il indique rapidement ses symptômes, ses importations, ses progrès, la mortalité qu'il produit, soit en Amérique, soit en Europe ; le mode de son action, ses effets dans son *maximum* et son *minimum;* les conditions nécessaires de son développement et de sa propagation, l'aptitude des races à en recevoir la contagion, l'influence qu'exercent sur lui la chaleur, l'humidité, l'atmosphère maritime, l'élévation des lieux, etc.

L'ensemble des conséquences nécessaires des faits établis par un grand nombre d'autorités historiques et médicales, par neuf années d'observation, et par une multitude de recherches expérimentales, conduit l'auteur à ce résultat final.

« Que la fièvre jaune n'est point au nombre des maux auxquels nous soumet une inexorable fatalité; qu'elle n'est point inévitable et perpétuellement menaçante, comme les maladies dont les causes sont dans le climat ou les localités; que son existence n'est point, comme la leur, au-dessus de la prévoyance, de la sagesse et de la puissance humaines; que ses irruptions peuvent être efficacement et complètement prévenues par les soins de la science médicale et les mesures administratives de l'autorité ; enfin, que n'étant en aucune façon

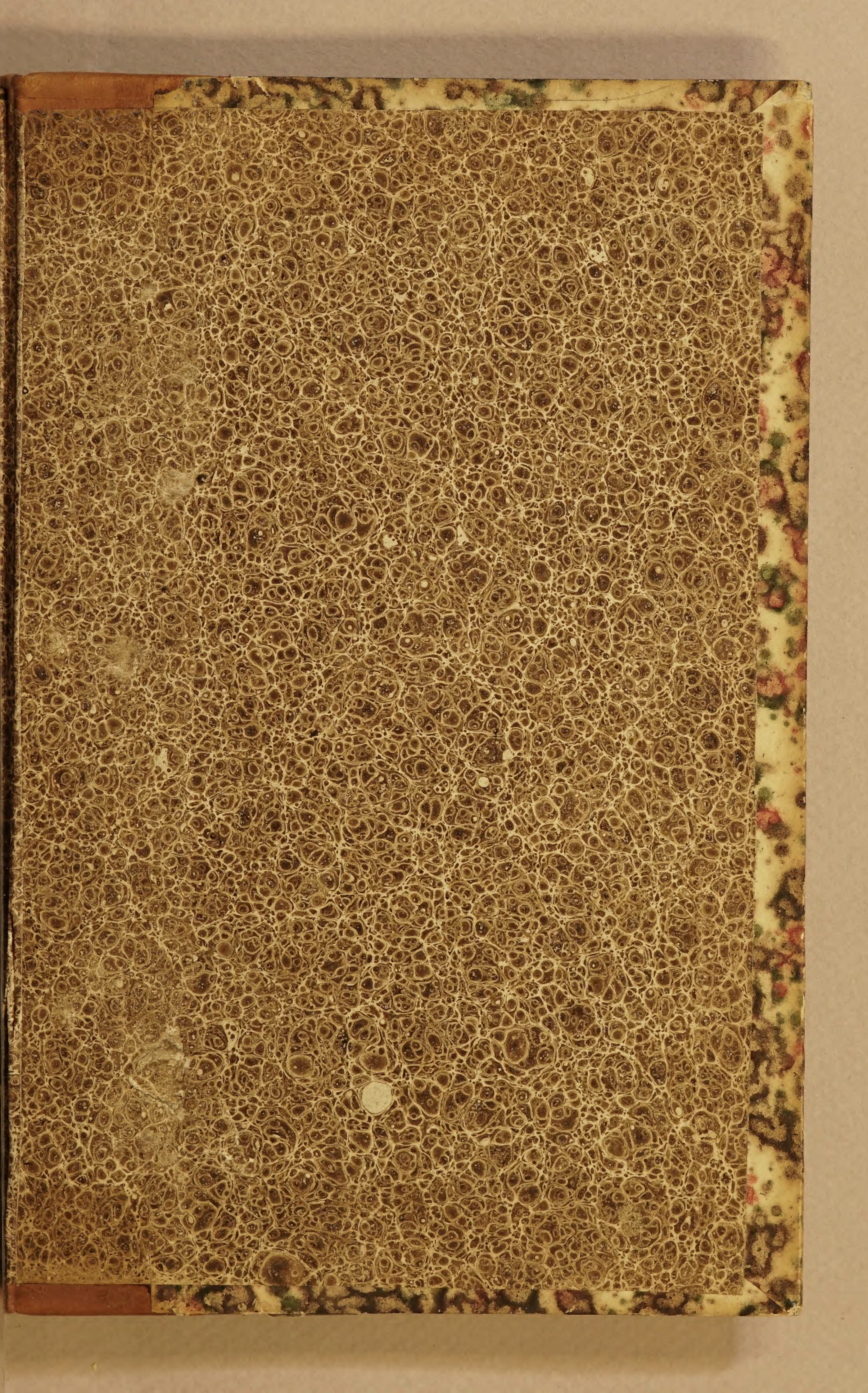
inhérente au sol ou au climat des contrées qu'elle ravage, les habitans de ces contrées ne sont point forcés éternellement au malheur de ce fléau, et qu'ils peuvent en être délivrés par les mêmes moyens qui, dans le 18e siècle, ont fait disparaître les maladies pestilentielles de l'Europe civilisée. »

J'allais poursuivre en faisant la part de la critique, pour arriver ensuite à quelques considérations générales sur la fièvre jaune et sur certaines opinions nouvellement émises. Mais j'aperçois que le désir de bien faire connaître l'important ouvrage de M. de Jonnès m'a entraîné fort loin. Il faut donc s'arrêter. Dans l'un des prochains numéros je me permettrai peut être quelques excursions sur ce domaine : alors mes observations critiques trouveront nécessairement leur place.

Victor Bally.








HT